

MOLINIÉ, Magali *Soigner les morts pour guérir les vivants*, Paris, Le Seuil, coll. « Les Empêcheurs de Tourner en Rond », 2006, 317 p.

Martin Julier-Costes

Volume 20, numéro 2, printemps 2008

Les musiques et la mort

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/018364ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/018364ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (imprimé)

1916-0976 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Julier-Costes, M. (2008). Compte rendu de [MOLINIÉ, Magali *Soigner les morts pour guérir les vivants*, Paris, Le Seuil, coll. « Les Empêcheurs de Tourner en Rond », 2006, 317 p.] *Frontières*, 20(2), 118–118. <https://doi.org/10.7202/018364ar>

MOLINIÉ, Magali

Soigner les morts pour guérir les vivants

Paris, Le Seuil, coll. « Les Empêcheurs de Tourner en Rond », 2006, 317 p.



Que nous veulent les morts ? C'est à cette question, encore peu appliquée à nos sociétés occidentales, que l'auteure de cet ouvrage tente de répondre.

Par cette interrogation, Magali Molinié, psychologue clinicienne, se propose de prendre à revers une modernité où les morts seraient socialement inexistantes puisque cette dernière, dans sa vision naturaliste, définit la mort comme la fin de tout. Or, observe l'auteure, des morts restent présents, existent, pour certains de nos contemporains et peuvent les handicaper de manière plus ou moins lourde. Face à ces morts « qui ne passent pas », à ces « morts récalcitrants », il est alors nécessaire de rétablir le lien qui unit les morts aux vivants. L'auteure nous introduit à une pensée où les présupposés théoriques de la modernité sont à critiquer et à reformuler afin de saisir le constat qui est le sien : contrairement à ce que nous pensions, nos sociétés modernes n'en ont pas fini de converser avec leurs morts.

Ce travail sur les morts et les liens qui nous unissent à eux est tiré d'une expérience engagée à travers les orientations théoriques de Toby Nathan (entre autres) et du centre George-Devereux (Paris VIII) dont il est le directeur. Dans une perspective « clinique et pragmatique » (ou ethnopsychiatrique), Magali Molinié conjugue habilement ses connaissances en psychologie avec celles tirées de la sociologie et de l'anthropologie. L'orientation ethno-méthologique de ce travail ouvre la voie à la construction de ponts disciplinaires que peu de chercheurs ont bâti avec autant de justesse.

En se concentrant sur l'expérience des endeuillés, Magali Molinié cherche à comprendre les relations qu'une personne peut entretenir avec un mort (ou des morts). Les morts sont ici considérés comme des « êtres sociaux » (Daniel Fabre), c'est-à-dire existant dans la réalité sociale pour une personne. L'auteur postule ainsi une relation dynamique de la part de l'acteur face au deuil, et non une relation passive (mélancolique), héritée d'une vision freudienne du deuil uniquement basée sur la notion de perte. C'est d'ailleurs ce dernier point que l'auteure critique fortement pour mieux étayer son argumentation, d'abord d'un point de vue théorique, ensuite à travers les différents témoignages qu'elle a pu récolter.

Pour ce faire, Magali Molinié nous renvoie à l'histoire européenne depuis les origines de la christianisation et s'arrête sur le XIX^e siècle pour le considérer comme un tournant dans nos rapports face à la mort et à nos morts. En effet, le code civil napoléonien et ses lois funéraires, la pensée hygiéniste et le progrès de la médicalisation, et plus tard la séparation de l'Église et de l'État et le processus d'intimisation de la mort sont parmi les éléments importants qui ont contribué à amoindrir les dispositifs collectifs traditionnels d'expression des liens avec nos morts.

Autrement dit, la pensée moderne s'est appliquée à repousser l'idée d'un rapport possible avec les morts au point d'inclure dans ses fondements théoriques (les plus forts) l'idée qu'un deuil est nécessairement pathologique lorsqu'une personne n'arrive pas à couper les liens qui l'unissent au défunt. Selon l'auteur, cet héritage freudien d'une vision du deuil exclusivement perçue à travers la notion de perte est donc trop restrictive. Il faut alors rétablir une vision du deuil où la mort n'est pas uniquement interprétée comme une perte mais également comme une transformation du lien entre le survivant et le défunt. C'est en cela que l'angle d'interprétation de l'auteur tire toute sa force, le deuil n'est plus un être passif ne subissant que la perte, il est avant tout l'acteur de la transformation du lien avec la personne, décédée certes, mais qui existe encore pour lui et/ou sa communauté.

Avec différents interlocuteurs, Magali Molinié va donc questionner ce lien qui pour certains peut poser problème. Elle se rend compte que le mort est alors toujours évoqué soit sous la forme du retour, soit sous celle de la possession, preuve une fois encore d'une nécessaire redéfinition des figures de notre modernité.

L'intérêt d'une telle lecture de nos contemporains et de leurs relations aux morts porte également sur les temps du deuil puisque ces personnes parlent de défunts (parents ou non) d'il y a plusieurs années et c'est seulement après avoir transformé leur lien avec le mort que ces personnes ont pu passer à autre chose (être en paix). En confrontant son analyse aux différentes définitions du deuil selon les disciplines, il est frappant de constater qu'aucune d'entre elles ne prend véritablement en compte la redéfinition nécessaire des liens avec ces « invisibles ». Pourtant, ce travail montre bien que chacun à sa manière, qu'elle soit plutôt profane ou plutôt religieuse, mobilise beaucoup de son énergie pour redéfinir ce lien, et finalement répondre à la question : que me veut-il ? qu'est-ce que je peux faire pour lui (elle) ?

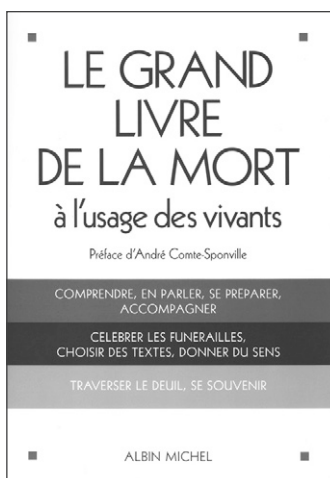
Cet ouvrage est destiné aussi bien aux professionnels qu'à un public dit plus universitaire. Puisqu'il y est question de modernité, il aurait été intéressant de situer cette réflexion face aux différentes théories sur « l'après » modernité (*post, sur, hyper*, etc.). Une analyse plus approfondie sur les notions d'individu et d'expérience aurait également apporté une valeur ajoutée à ce travail dont la richesse théorique et le matériau utilisé ouvrent, avec d'autres, des perspectives très intéressantes.

Martin Julier-Costes

HANUS, Michel, Jean-Paul GUETNY, Joseph BERCHOUX et Pierre SATET (dir.)

Le grand livre de la mort à l'usage des vivants

Paris, Albin Michel, 2007, 474 p.



Le titre de cet ouvrage paru en 2007 chez Albin Michel peut sembler un peu emphatique : *Le grand livre de la mort à l'usage des vivants*. L'éditeur propose toutefois le fruit d'un travail ambitieux, réalisé sous une direction pluricéphale très intéressante. Le titre indique clairement le public visé, « les vivants ». Vaste monde... Qu'en est-il ?

Le sommaire éclaire d'emblée la structure du travail de collaboration. L'ouvrage est divisé en six sections : « penser la mort », « accompagner la souffrance et la fin de vie », « célébrer les funérailles », « traverser le deuil », « quelques textes à lire pour les funérailles et pour méditer » et enfin un « cahier pratique », lequel, comme son nom l'indique, donne des éléments pratiques relativement aux formalités et démarches entourant la mort. Une question vient alors à l'esprit. S'agit-il d'un ouvrage pour spécialistes, tant chercheurs que praticiens de l'industrie funéraire, ou est-ce là un livre qui souhaite aider le public curieux de ces moments de l'existence ? Après tout, ces deux publics n'ont pas les mêmes attentes. En regardant de plus près l'impressionnante liste des 75 auteurs participant à ce livre, on voit apparaître des grands ensembles de spécialistes. D'abord, les spécialistes des sciences sociales et humaines ; on peut citer André Comte-Sponville, philosophe bien connu, lequel préface l'ouvrage, et Atmane Aggoun, sociologue spécialiste de la mort chez les musulmans de France. On note la présence de responsables ou intervenants confessionnels tels que le rabbin Daniel Farhi, dirigeant spirituel du Mouvement juif libéral de France, ou Inge Ganzevoort, pasteur de l'Église réformée de France et ancien aumônier d'hôpital à Paris et Bordeaux. On retrouve aussi une pléthore d'auteurs cliniciens, qu'ils soient psychologues ou médecins : Marie-Frédérique Bacqué, Michel Hanus, tous deux spécialistes du deuil, Jean Leonetti, qui présida une mission parlementaire française ayant inspiré une loi relative aux droits des malades et à la fin de vie, Marie de Hennezel, qui a publié le rapport ministériel « Fin de vie : le devoir d'accompagnement » ayant contribué au vote sur cette même loi, etc. Il y a, enfin, les acteurs du milieu funéraire : Joseph Berchoux, ex-directeur des relations extérieures des Pompes funèbres générales, ou encore, Isabelle Dubois Costes, directrice de communication du groupe OGF. La plupart de ces auteurs sont des spécialistes de longue date du domaine funéraire et ont contribué à l'avancée des connaissances dans